

# L'émigration corse au Mexique

par Jean-Christophe Liccia

Véritable île dans l'île, le Cap corse est une région à part, une terre de voyageurs. Une incursion attentive permet aujourd'hui encore d'y déceler cette singularité. Architecturalement, s'admirent çà et là des *palazzi* cossus et de coquets mausolées, souvent construits par des « Américains », ces Corses partis chercher la fortune aux Amériques. Porto-Rico et le Venezuela - où des communautés corses subsistent encore - furent leurs destinations privilégiées. Mais certains d'entre eux préférèrent tenter leur chance au Mexique.

Quelques travaux historiques sérieux commencent à documenter l'émigration des Corses vers le Nouveau Monde. Si certaines destinations (Porto-Rico notamment) et certaines périodes (le XIX<sup>e</sup> siècle) ont fait l'objet d'un intérêt plus soutenu, le mouvement migratoire des Corses qui débute dans les années immédiatement postérieures à la découverte de l'Amérique reste encore largement à approfondir. Pourtant, dès 1968, F.F. Battestini publiait une liste de plus de deux cent Calvais émigrés dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle aux « Indes » (occidentales), comme on les appelait alors. Plus récemment, Enriqueta Vila Vilar a confirmé l'importance du phénomène migratoire dans son étude sur les Corses de Séville dans le commerce des Indes. Et nos propres investigations nous ont conduit à recenser plus de trois cent Capcorsins émigrés vers « les Amériques », entre 1540 et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les lieux de migration des Corses outre-Atlantique sont connus. Il s'agit essentiellement, entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, du Pérou (Lima), de Panama (Nombre de Dios et Porto Bello), de la Bolivie (Potosi) et de la Colombie (Cartagena) ; puis, de la fin du XVIII<sup>e</sup> au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, des Antilles Françaises, des îles de Saint Thomas, Saint Domingue, Trinidad et Porto Rico, du Venezuela et des Etats-Unis.

## Tout commence au XVI<sup>e</sup> siècle...

Le Mexique, ou Nouvelle Espagne comme on l'appelle alors, occupe peut-être une place à part dans l'histoire de cette émigration. S'il ne semble pas avoir été un centre majeur pour l'émigration des Corses, il apparaît cependant continuellement sur l'ensemble de la période.

Les historiens Renzo Tommasi et José Benigno Zilli Mánica mentionnent dans leur travail sur « la

*colonizzazione italiana in Messico* » la présence de Corses dans les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle : « *En el Diccionario autobiográfico de Conquistadores y Pobladores de Nueva España (que recoge las informaciones de servicios y méritos de los conquistadores y de sus descendientes presentes en la Nueva España en 1547) se mencionan otros Italianos, como Vincencio Corzo (Vincenzo Corso), "vecino de Pánuco, natural de la villa de Calve, Córcega" y "que tomó parte en algunos descubrimientos y después vino a esta Nueva España con Francisco Garay [...] y tiene en encomienda el pueblo de Tamozy y además los pueblos de Zayula y Tanzaquila".* »<sup>1</sup> Est également cité « *Francisco Corso, de la isla de Córcega, que vivió en la capital azteca, pasó a la conquista de Cuba con Diego Velázquez en 1507.* »<sup>2</sup>

E.Vila Vilar cite Francisco Mañara de Calvi, présent à Veracruz peu après 1561, qui transporte vers Mexico « *des esclaves, du vin, des peaux de maroquin, de la dentelle, des arquebuses, des épées, des instruments de musique et des livres* ». Le Calvais demeure plus de sept mois dans la capitale pour vendre son chargement, avant d'être arrêté (en tant que non-Espagnol) pour contrebande et renvoyé à Séville. Son neveu, le riche Tomas de Mañara, établi à Lima quarante ans plus tard, fait parfois la

1 - « *Dans le Dictionnaire autobiographique des Conquistadores et colonisateurs de Nouvelle-Espagne (qui rassemble les informations relatives aux services et aux mérites des Conquistadores et de leurs descendants présents en Nouvelle Espagne en 1547) on mentionne d'autres Italiens comme Vincenzo Corso, "habitant de Panuco, natif de la ville de Calvi en Corse, qui prit part à quelques découvertes et vint ensuite en Nouvelle Espagne avec Francisco Garay, puis organisa une colonie dans le village de Tamozy et dans ceux de Zayula et Tanzaquila".* »

2 - « *Francisco Corso, de l'île de Corse, qui vécut dans la capitale aztèque, passa à la Conquête de Cuba avec Diego Velázquez en 1507.* »



Chapelle et *palazzu* Ferdinandi à Brando (1724)

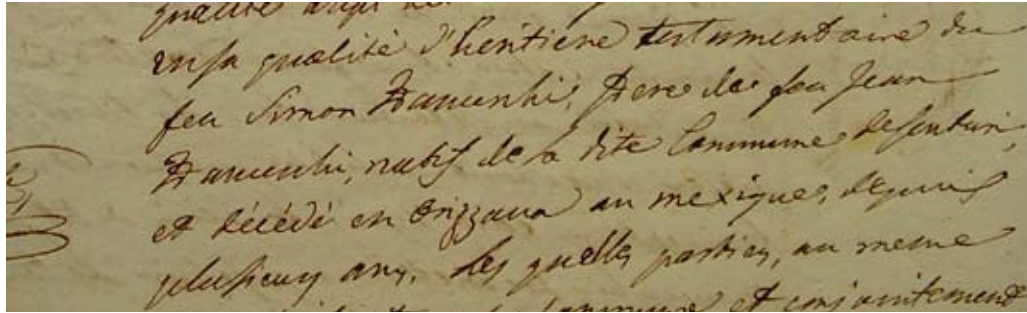
route de Mexico depuis Acapulco, envoyant parfois à ses correspondants au Mexique de fortes sommes d'argent pour l'achat de « étoffes de Chine » (1604).

## ...cela s'amplifie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles...

Un autre exemple de l'émigration corse au Mexique est celui de Giovanni Pasquale de Rogliano, décédé à Zacatecas peu avant 1615. La ville, située à 2400 m d'altitude, est alors l'une des principales de Nouvelle Espagne et, avec Potosi (Bolivie), l'un des plus importants centres miniers du Nouveau Monde. Comme pour les autres Corses émigrés par la suite, aucun document ne vient préciser le métier du Roglianais. Il est très probable qu'il s'occupe de commerce et de l'approvisionnement nécessaire à la ville en outils, vivres et marchandises, l'exploitation directe des mines étant un droit réservé aux Espagnols ou aux naturalisés. Les activités de Giovanni

Pasquale lui permettent en tout cas d'acquérir une aisance suffisante pour pouvoir, dans ses dernières volontés, faire un legs pour son village natal. Les intérêts d'un capital de 6000 pièces de huit réaux sont ainsi destinés à financer une école gratuite pour les enfants de Rogliano. Celle-ci fonctionne dès 1618 et est toujours mentionnée en activité au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En 1696, on trouve au Mexique deux Capcorsins natifs de Morsiglia. Issus de familles de notables, ils ont pour nom Agostino Caraccioli et Pier Giovanni Porrata (ce dernier est de retour en Corse avant 1709). En 1697 Carlo Ferdinandi de Brando s'installe à Veracruz. Il y demeure vingt-sept longues années, durant lesquelles il envoie des sommes d'argent à sa famille en Corse, même si l'on ignore tout de ses activités sur place. Un de ses neveux, Giuseppe Ottavy, le rejoint au tout début des années 1720. Un



« ... en sa qualité d'héritière testamentaire de feu Simon Franceschi père de feu Jean Franceschi, natif de la dite commune de Centuri, et décédé en Orizzana au Mexique depuis quelques ans... » (extrait d'un document du XIX<sup>e</sup> siècle des Archives Départementales de la Haute-Corse)

autre « *Brandincu* », Alfonso Battistini d'Erbalunga, fait aussi le voyage vers Veracruz.

Ferdinandi est de retour dans l'île à la fin de l'année 1723, ayant réalisé une fortune considérable, sans doute l'une des toutes premières pour la Corse de cette époque. Il fait bâtir dans son village natal de Pozzo un « *palazzu* », accolé à « *l'antica casa paterna* », et une vaste chapelle dédiée à Saint Jean-Baptiste, chantiers confiés à Domenico Baino de Côme, architecte, peintre et stucateur (l'un des meilleurs actifs dans l'île, ayant notamment conçu l'église et le clocher de La Porta). Expert dans les relations commerciales et les circuits financiers entre l'Italie, l'Espagne et le Nouveau Monde, Carlo Ferdinandi intervient régulièrement pour faire parvenir en Corse l'argent des « Américains » du Cap corse. Il surveille ses placements, l'orientation et le devenir de ses nombreux neveux et nièces. A sa mort en 1757, il laisse un important legs prévoyant la célébration de deux messes hebdomadaires dans sa chapelle, et pour tous les habitants de son village de Pozzo, le financement d'une école gratuite et l'enseignement du catéchisme pour les enfants, le paiement d'un médecin, et la dotation, chaque année, d'une jeune fille pauvre.

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques personnes natives du village de Pietralba font le voyage vers le Mexique<sup>3</sup> : Damiano de Franceschi en 1772, établi à San Juan de los Llanos (aujourd'hui Libres), commerçant et propriétaire d'une *hacienda* et, en 1779, Antonio Bonavita, curé à Mexico, précepteur du fils du vice-roi, aumônier militaire de la forteresse de San Carlos de Perote, et à partir de 1788, curé de Yecapixtla. Les neveux des deux Pietralbais, à savoir respectivement Pietro Francesco Astolfi et Andrea Bonavita, viennent rejoindre leurs oncles en 1795. Ils connaissent et fréquentent un

3 - Ces éléments nous ont été aimablement communiqués par Louis Belgodere de Bagnaja

Capcorsin, Domingo Franceschi de Rogliano, établi à Jalapa où il réalise en quelques années une imposante fortune. Antonio Bonavita regagne en 1808 l'Europe, avant de devenir le chapelain de Napoléon I<sup>er</sup> à Sainte-Hélène... Il faut aussi rappeler, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la figure d'Angel Navarro<sup>4</sup>, né à Ajaccio et débarqué au Mexique vers la fin des années 1860, patriarche d'une lignée qui a pris parti pour la défense des Indiens et la libération du Texas de la tutelle mexicaine, tout comme son fils José Antonio (1795-1871), en l'honneur duquel on a baptisé une ville "Navarro" et le chef-lieu d'un comté du Texas "Corsicana".

### ...pour s'achever au XIX<sup>e</sup> siècle

En ce début de XIX<sup>e</sup> siècle, on parle aussi du Mexique dans les ruelles du village de Centuri. Le prêtre Antoine Jules Pietri, dans son testament de 1836, demande à ses héritiers d'écrire, immédiatement après sa mort, à son correspondant à Bordeaux, afin que ce dernier « *s'empresse de donner les ordres nécessaires à son gérant d'affaires au Mexique en Amérique pour qu'il fasse la remise de toute somme d'argent existante entre ses mains, au préposé de l'Oratoire de S. Philippe (Neri)* » à Orizaba, pour les employer dans des œuvres pieuses « *au profit de son âme* ». Le prêtre corse a donc vécu dans cette ville de la province de Veracruz et reste en contact avec les religieux de la Congrégation des Oratoriens qui s'y sont établis (ce « couvent » est aujourd'hui un musée d'Art). C'est encore un religieux, le Padre Juan Nepomuceno Ulloa "vecino de la Ciudad de Jalapa", qui gère de 1834 à 1837 la succession de feu Jean Franceschi de Centuri, également décédé à Orizaba, jusqu'à ce que les co-héritiers désignent l'un d'entre eux, Toussaint Giuria, pour récupérer les biens de l'oncle défunt. Le nouveau procureur

4 - Cf. l'article de Jean-Noël Amadei, pp.96-97.

désigné doit toucher pour salaire et défraiement 8% des biens recouverts s'il ne sort pas de France, un tiers s'il doit se rendre au Mexique (on trouve trace sur Internet d'individus portant le nom de Franceschi, nés à Jalapa vers 1850, sans certitude sur leurs liens éventuels avec l'un ou l'autre des Franceschi précédemment mentionnés).

Durant ce XIX<sup>e</sup> siècle où le Mexique connaît une histoire particulièrement tourmentée, les relations avec la Corse semblent se développer un peu plus encore. Un sondage dans les archives du lycée de Bastia permet d'obtenir quelques indications. On note ainsi, entre 1866 et 1871, six élèves nés au Mexique, plus précisément dans des villes ou villages voisins, tous situés sur le golfe de Campeche : Sabancuy, Tabasco, Palizada et surtout Carmen. Agés de 14 à 19 ans, quelques-uns de ces adolescents ont même des patronymes à consonance espagnole (il faudra clarifier les conditions dans lesquelles ces jeunes gens sont arrivés à Bastia) : Moïse Urquiola,

Edouard Herrera, Joseph Thomas Dias (peut-être un membre de la vieille famille Dias de Cagnano). On relève aussi les noms de Aquino Balbino et des frères André et Gustave Giuliani, dont les parents résident un temps à Luri, avant de repartir au Mexique.

Plusieurs dizaines de Corses sans doute combattent au sein des troupes françaises engagées dans le conflit mexicain de cette période. On peut citer François Antoine Casanova de Barretali (médaillé en 1864) ou César Cesari de Ville di Paraso, du 3<sup>e</sup> régiment des zouaves, décoré de la médaille militaire pour s'être « *particulièrement distingué le 10 janvier 1865 devant Oajaca* » et être « *arrivé le premier sur la position occupée par l'ennemi* ». Il épouse en 1866 à Mexico Manuella Emmanuelli qui lui donne un fils, François Paul Marie, dit Pancho, qui étudie au lycée de Bastia en 1877 alors que ses parents demeurent au Mexique. Remarié en 1879 avec Marie Augustine Zumica, d'origine indienne, la famille rentre en Balagne mais sa jeune épouse décède peu après, de chagrin d'après la tradition orale, laissant une petite fille de 4 ans<sup>5</sup>. On peut

5-Communication de Anne Marie Orabona

aussi citer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, les frères Joseph Marie et Antoine Paul Grillasca d'Olméta du Cap, planteurs à Argovia et Tapachula, et les Peraldi de Cozzano<sup>6</sup>, éleveurs à Sierra Moraja et exploitants miniers, puis hôteliers à Mexico, dont la saga familiale, étroitement liée aux événements politiques de leur temps, nous est si bien racontée



Marie Augustine Zumica, épouse Cesari (Mexico 1838- Ville di Paraso 1886)

dans le *Mémorial des Corses*. Cette liste de noms, de lieux et de dates ne peut en aucun cas rendre compte des liens oubliés entre le Mexique et la Corse, ni du contexte économique et politique où ils se situent ; tout juste peut-être retracer des chemins et des histoires, entre ces deux terres lointaines. ■

Jean-Christophe Liccia est président de l'association Petre Scritte, qui a pour but de promouvoir la recherche historique dans le Cap corse et d'œuvrer à la protection de son patrimoine. Il est notamment co-auteur de *Les maisons d'Américains du Cap corse (2006)* et *Les Servites de Marie en Corse : Histoire, patrimoine, vie conventuelle (Alain Piazzola, 2001)*

### Bibliographie sommaire :

- F.F. Battestini, *Calvi au XVI<sup>e</sup> siècle*, éd. N. Ambrosini, Asnières, 1968.
- *Le Mémorial des Corses*, Ajaccio, 1981
- Casablanca-Paoletti Marie-Jeanne, *L'émigration corse à Porto Rico*, Editions Le Signet, 1993.
- Vivoni Farage Enrique (sous la direction de), *Les Corses-Américains, Essais sur leur architecture, leur vie et leur fortune, au XIX<sup>e</sup> siècle*, Vivoni Farage éditeur, 2002
- Collectif (sous la direction de Jacques Fusina), *Histoire de l'école en Corse*, Albiana, 2003.
- Enriqueta Vila Vilar, *Les Corzo et les Mañara, les Corses de Séville dans le commerce des Indes*, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2004.
- J.C. Liccia, C. Paoli et M.E. Nigaglioni, *Les maisons d'Américains du Cap corse*, Editions Albiana Communauté de communes du Cap corse, 2006.
- *A Cronica*, le journal de l'histoire du Cap corse, édité par l'association Petre Scritte.

6- Cf. l'article de Marie-Jean Vinciguerra, pp.99-100

# Le clan des Navarro

« Mon cher fils, je suis à des milliers de miles de la Corse, mon pays adoré. Je pense que je ne reverrai jamais la tombe de mes ancêtres. Mais je ne doute pas que je laisse avec mes enfants – et particulièrement toi José Antonio – de dignes représentants de notre lignée à Ajaccio. Car je suis sûr que vous ferez vos preuves et que vous serez le noble descendant de vos nobles ancêtres. »<sup>1</sup>

Angel Navarro, dit Don Angel le Corse

Parmi tous les destins ballottés entre les deux continents, celui de la famille Navarro occupe une place bien particulière. Que ne lit-on à leur sujet... **Angel Navarro**, sous-officier de l'armée paoline aurait quitté l'île après la victoire française, son fils José-Antonio aurait dédié la capitale de son comté texan à la Corse, « île de la liberté ». Ces interprétations romantiques et corsicocentrées ne résistent pas à une enquête méthodique. Cependant, une chose reste sûre : au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, cette famille s'est forgée une véritable dimension de clan dans le Nord du Mexique. Voici quelques linéaments d'une histoire qui nous plonge dans les tumultes des guerres américano-mexicaines.

## U babbu

Le patriarche, Angel Navarro (en fait José-Angel « premier ») naît à Ajaccio vers 1749. Il quitte la Corse à 12 ou 13 ans et on le trouve dès 1762 travaillant très jeune dans les ports méditerranéens, de Gênes à Barcelone. On sait qu'il s'embarque sans doute à Cadix, pour rejoindre le Mexique – la Nouvelle Espagne – où il est installé dès 1769. Il travaille dans les mines d'argent à Vallecillo jusqu'en 1777, puis s'établit dans ce qui allait devenir San Antonio, à l'extrême nord du pays, où il épouse Maria-Josepha Ruiz, descendante d'une famille noble espagnole. La famille de sa femme est assez riche pour envoyer le frère de Maria-Josepha, José-Francisco, faire ses études en Espagne. Très clairement, en épousant Maria-Josepha, Angel entre dans une famille très influente.

Il ouvre d'ailleurs un commerce florissant et devient père de douze enfants. En 1790, notable installé, il est le premier maire de San Antonio et le recensement de l'époque fait vivre chez lui ses deux serviteurs et ses deux esclaves. Il est alors surnommé par la population de San Antonio "Don Angel, le corse". Il meurt en 1808, après avoir été réélu maire l'année précédente, premier inhumé dans le cimetière qu'il avait créé l'année précédente !

De ses douze enfants, six seulement lui survivent mais les destins de certains sont emblématiques des tourbillons de l'époque.

Car cette famille va se retrouver dans le véritable maelström qui va conduire à l'indépendance du

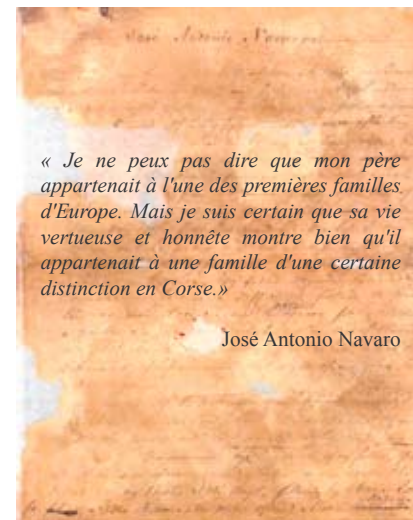
Mexique en 1821, à la « présidence » du général Santa-Anna<sup>2</sup>, à la colonisation rampante du Texas par les Anglo-américains, à l'indépendance du Texas se séparant du Mexique en 1836, au rattachement du Texas aux Etats-Unis en 1845, à la sécession du Texas et à la guerre du même nom en 1861...

Bien entendu la famille est impliquée dans la célèbre bataille du Fort Alamo, prélude à l'indépendance réelle du Texas, où périrent David Crockett, James Bowie, et d'autres héros légendaires de la fondation des Etats-Unis. Cette bataille est symbolique, elle constitue le mythe fondateur du Texas souvent célébré au cinéma. Y combattirent pour l'essentiel des immigrés anglo-américains contre des Mexicains défendant l'intégrité de leur territoire ; le paradoxe est que cette « lutte pour la liberté » était le fait de ce qu'il faut bien appeler des envahisseurs, et que ces derniers voulaient avoir des esclaves, ce que leur interdisait le Mexique de l'époque.

## I figlioli

L'aîné des enfants, José-Angel (« le vieux » ou José-Angel II), est d'abord officier dans l'armée espagnole, mais sera déchargé de ses fonctions à la suite de l'engagement d'autres membres de la famille aux côtés des indépendantistes mexicains. Il restera attaché loyalement au Mexique, toutefois, son rôle lors de la guerre d'indépendance du Texas

2- Antonio López de Santa Anna, surnommé le Napoléon de l'Ouest (1794-1876), militaire et homme politique mexicain qui exerça onze fois la présidence du Mexique. Il intervint notamment pour remettre la province rebelle du Texas sous contrôle.



« Je ne peux pas dire que mon père appartenait à l'une des premières familles d'Europe. Mais je suis certain que sa vie vertueuse et honnête montre bien qu'il appartenait à une famille d'une certaine distinction en Corse. »

José Antonio Navaro

est controversé et certains vont jusqu'à en faire un officier de Santa-Anna. Il fut lui aussi maire de San Antonio. Une de ses filles naturelles, Juana Gertrudis, adoptée par James Bowie, sera une des rares survivantes du fort Alamo.

José-Luciano, autre fils, orfèvre et joaillier, sera chargé par le général Santa-Anna, après la chute d'Alamo, de diffuser une lettre proposant aux insurgés mexicains de demander leur pardon.

José-Eugenio, est connu pour sa bibliothèque riche d'ouvrages de mathématiques et de livres sur Napoléon ! il mourut abattu dans le magasin familial, lors d'une rixe digne des meilleurs westerns, après avoir blessé mortellement son agresseur.

Maria-Josepha se maria et eut notamment une fille, Maria-Ursula qui épousa James Bowie, le héros texan inventeur du couteau de chasse portant son nom, défenseur d'Alamo où il mourut.

## L'Ultimu

Enfin, José-Antonio, le petit dernier de la fratrie est celui qui laissa la plus grande trace dans l'histoire. Né en 1795, à San Antonio, après le décès de son père, il est élevé par son oncle maternel José-Francisco Ruiz, nourri par lui de la philosophie des Lumières. Exilé aux Etats-Unis à 20 ans, de retour au Texas, il siège à l'assemblée constituante du Texas puis au Congrès fédéral à Mexico en 1835. Converti aux idées indépendantistes texanes, il signe (aux côtés de son oncle maternel) en 1836 la déclaration d'indépendance du Texas, seul Mexicain d'origine à côté de la cinquantaine de signataires anglo-américains. Dès lors élu (toujours comme son oncle) au congrès de la jeune république, il participe à une

expédition pour que le Nouveau-Mexique et Santa Fe fassent sécession du Mexique et rejoignent le Texas. Fait prisonnier par les Mexicains, condamné à mort – mais cette condamnation est commuée en emprisonnement à vie – il s'évade après la mort de Santa-Anna et rejoint le Texas en 1845. Il est le seul natif du Texas, colonisé par les Anglo-américains à siéger à la convention texane de 1845 qui décide de l'adhésion aux Etats-Unis. Il siège pendant trois mandats successifs au Sénat du Texas et encourage la sécession en 1861.

Trop âgé, José-Antonio ne combatt pas pendant la Guerre de Sécession, mais ses quatre enfants servirent dans l'armée confédérée. Un de ses fils, José-Angel (« le jeune » ou José-Angel III), franc-maçon comme lui, et comme sans doute l'oncle José-Francisco, siégera pendant trois mandats lui aussi, mais à l'assemblée du Texas. José-Antonio meurt en 1871 et est enterré à San Antonio. Pour l'honorer de son vivant, on donna en 1846 son nom au comté de Navarro, petit territoire du nord-est du Texas (42000 habitants aujourd'hui).

Quand on lui demande quel nom il voudrait donner à sa capitale, il répond « *Call it Corsicana after the island of Corsica, the birthplace of my father.* » C'est-à-dire « Appelez la Corsicana, du nom de l'île natale de mon père ». Hommage du fils au fondateur de la dynastie – on pourrait dire du clan ! ■

Jean-Noël Amadei

En haut à gauche : José-Antonio Navarro (photographie non datée)

En haut à droite : première page du manuscrit de l'autobiographie de José-Antonio Navarro